

Hommages à Louis-François Delisse (1931-2017)



(Louis-François Delisse et Gambo en juillet 1965 - photo de Jacky Dodin)

Le poète Louis-François Delisse est mort dans la nuit du 6 au 7 février 2017. Nous rassemblons ici quelques hommages et témoignages de ceux qui l'ont connu et qui ont défendu son œuvre, lumineuse mais encore trop méconnue.

François Leperlier

Louis-François, je ne l'avais pas revu depuis son entrée à Ivry, mais la correspondance s'était encore poursuivie un moment. Je devrais trouver le temps de faire resurgir l'époque où il débarquait rue Caulaincourt, m'entretenant pendant des heures, avec une verve éblouissante, comme s'il était traversé par une voix ininterrompue. Il allait à l'enchantement fût-il, apparemment, le plus quotidien. Figure complexe, riche de détours, ombres et éclats, mais qui semble l'évidence même. Un Poète dont l'inspiration, si j'ose dire, était à portée de main, qui sut former une langue dense et sédimentée, souvent d'une grande intensité lyrique, dont la tonalité me semble unique et propre à exercer longtemps son pouvoir de fascination. Il aura, jusqu'au bout, soutenu cette nécessité propre de rendre le monde à la poésie, comme à sa seule justification.

Jacques Josse

Je me souviens tout particulièrement de notre première rencontre. Elle eut lieu à Paris, dans le 13^{ième}, dans les allées d'un jardin, square Simone Weil, en bas de chez lui. C'est là qu'il m'avait donné rendez-vous. Il ne nous a pas fallu longtemps pour engager la conversation. Nous échangeons déjà depuis plusieurs années par correspondance, après avoir été mis en relation par des amis communs, notamment Pierre Peuchmaurd, Anne-Marie Beeckman et Michel Valprémy. En cet après-midi d'automne (2004), il me parla de son parcours (et de Michaux, de Char, de l'Afrique, de G.L.M.) en s'arrêtant fréquemment pour me prendre le bras et me fixer de ses étonnants (et pétillants) yeux bleus. Nous marchions un peu à l'aveugle. C'est du moins ce que je pensais. Lui, par contre, savait très bien où nous allions faire halte. Ce fut à la terrasse d'un bar qui s'appelait « La Croix du Sud ». Il évoqua

d'emblée celle-ci, plongeant instantanément dans ses souvenirs africains. Parla de ses périodes à bord de camions qui tressautaient sur des pistes bosselées et du mauvais vin dont il avait abusé là-bas. Parfois, disait-il en souriant, les mouches venaient pondre dans son verre, ce qui ne l'empêchait nullement de le vider. Il savait que ses problèmes de santé – il était fatigué et marchait à petits pas – étaient en partie dus à quelques excès et à la qualité plus que douteuse des breuvages qu'il avait ingurgités au Niger. Il allait bientôt devoir subir une intervention « à corps ouvert ». Plus tard, dans une lettre, il m'écrivit que c'était fait, il s'était allongé sur le billard, on l'avait ouvert et il se remettait tout doucement, touchant du bout des doigts sa peau balafnée et désormais ornée de « 78 agrafes ». Notre rencontre précédait la publication dans la collection Wigwam d'un ensemble intitulé *De fleur et de corde*. Je fus surpris par la vivacité de sa mémoire. Celle-ci le ramenait au quart de tour bien des années en arrière et les mots qu'il employait pour décrire une scène, un paysage, une salle de classe, un groupe d'enfants n'étaient pas choisis au hasard. Ils sonnaient justes et possédaient un pouvoir d'évocation qui rappelait la force et la percussive de ses poèmes. L'écrit et l'oral restaient chez lui étroitement adossés l'un à l'autre.

Nous nous sommes ensuite revus au moment du marché de la poésie, place Saint-Sulpice, d'abord pour préparer la publication des *Notes d'hôtel* dans la collection que j'animais alors aux éditions Apogée et quelques années plus tard pour l'édition d'un nouvel ensemble, *Les Lépreux souriants*, que m'avait transmis Laurent Albarracin, et qui fut publié chez le même éditeur. Puis il y eut les lettres, les livres, avec de vraies et longues dédicaces et, pour finir, le silence des dernières années.

Jean-Yves Bériou

Depuis qu'il était entré à Ivry, j'avais bien reçu quelques lettres brèves, j'avais réussi à parler avec lui par téléphone un petit peu depuis Barcelone, mais je ne savais plus grand-chose de lui, sinon qu'il allait très mal, etc.

Il aura été un des poètes incarnant au mieux le déni le plus absolu de l'antienne fatiguée qui domine ci et là, sous des formes multiples, comme quoi vie et poésie sont presque totalement distinctes. Dans son cas, il y allait du même souffle : vivre et écrire. Sa vie se présentait comme un « Lâchez tout ! » général qui consiste en la recherche de cet éblouissement appelé poésie ; et le fait de la guetter, la poésie, alors qu'elle se donne chez lui « naturellement », ne serait-ce pas là une manière de la définir (la poésie = la recherche de la poésie) ? Sa vie, dans la douleur et la merveille, *dans le mirage également*, se concentrait dans des poèmes qui relançaient sa vie, cette quête dont je viens de parler.

Ses poèmes sont le plus souvent portés par une rythmique sans concession, où la concision devient *incision* : l'Afrique, et sa musique, l'Autre continent donc, y règnent, même après son retour en France. Louis-François était d'ailleurs hanté par la musique (ses petites cassettes de flamenco ou de Mozart, à côté de son lit...). Sa langue singulière avait bouleversé certains, dont je suis, et elle continuera de résonner, musique des images, images, lyrisme radical, et il y aurait tant à dire.

Ivar Ch'Vavar : Delisse au Jardin Ouvrier

C'est Odile Gain d'Enquin, semble-t-il, qui nous met en contact, Delisse et moi. Je cherchais quelqu'un qui puisse approvisionner le *Jardin ouvrier* en poésies « premières », africaines, océaniques... Il m'écrivit le 19 octobre 1997 la première de ses mirobolantes *épistoles*. Je ne le rencontrerai que beaucoup plus tard, et trop brièvement.

Delisse commence par m'envoyer des chants de jeunes filles des Touaregs de l'Air, dans la langue, comme j'y tenais, avec sa traduction, pour le n°17 du J.O. (juin 98) : *Ma-di yé shiqqan', ay-lé...* Et il continuera par les Peuls, les Sonraïs, les Haoussas... jusqu'au n°23.

Bien sûr je lui demandais des poèmes de lui-même, et ce furent d'abord des neuvains (n°17 et 18), comme celui-ci :

Nous avons été des dieux là
s'arrêtera la comparaison
sveltes enfants beaux cavaliers
adolescents des bleus orages
là s'arrêtera la comparaison
à nos os jetés dans la poussière
des astres sur la fourmilière
aucune ne vola plus haut aucune
fut plus sonore avec moins d'écho.

Alors je suis *très* content, et d'autant plus qu'on s'entend bien, Louis François et moi. Lui qui a si longtemps vécu en Afrique se sent toujours très nordiste, même picard, car il sait bien que le Nord appartient à la Grande Picardie Mentale. On se tutoie donc très vite, malgré la différence d'âge.

Je lui demande s'il n'est pas intéressé par les formes à contrainte, qu'on pratique beaucoup, au J.O. – Oh, ça ne lui fait pas peur, et dès le n°19 il donne *Mon corps mis à nu*, en vers arithmonymes (on compte les mots : vers de six, neuf, onze mots...).

Et il continuera l'arithmonyme jusqu'à la fin de la revue (n°39). C'est important, dans son œuvre. C'est très beau, comme ce passage de *Pour un art poétique* (n°22) :

La mante religieuse est de la famille des scorpions
comme la paille est la cousine de la poutre
la mante religieuse est habillée d'un vert émeraude
beau comme la séduction d'une feuille de bananier.

Dans le n°24 (mars 2000), ayant épuisé ses *cartons* africains, il passe aux chants gitans : Manuel Torres, né en 1878 à Jérez. « Analphabète, il forma sa voix, enfant, comme crieur de poisson. » Le genre de détail qui nous fait craquer, lui et moi !

Delisse signe toujours Delisse mais prend un hétéronyme pour les poèmes qui vont évoquer son enfance, son adolescence dans les campagnes picardes : Aloÿse Kilky.

N°27 (décembre 2000), un coup de folie. Notre ami se lance dans la traduction en français *et en vers arithmonymes* de la *Fabula de Polifemo y Galatea* de Gongóra, un poème énorme, hérissé et précieux, c'est la gageure absolue. Il va y arriver, il finit, de justesse : dans le n°39, le dernier de la revue.

Sa voix horrible, non de douleur
Intime, des chèvres ici l'interrompent,
Tant de leur sabot vagabond, de
Leur corne sacrilège, elles assaillent en
ses grappes, Bacchus, en ses pampres.

Entre temps, il a fait l'expérience d'une autre contrainte : la justification (tous les vers ont la même longueur... millimétrique). C'est la *Justification de l'injustifiable* (n°28, 30, 31 et 34).

La contribution de Louis François Delisse au *Jardin ouvrier* a donc été considérable, je suis fier d'avoir publié un poète si vrai et si grand et de l'avoir poussé vers des expériences d'écriture qui l'ont rendu plus grand encore.

François-Xavier Farine : souvenirs de l'homme quotidien

À Christine et Louis Nabi-Charrier

« Le poète ne doit pas faire oublier l'homme mais l'homme le poète. »

René Guy Cadou

Quand Louis-François Delisse revient précipitamment dans le Nord, après plus de vingt ans passés en Afrique de 1955 à 1975, il fréquente souvent la librairie Giard dans le Vieux-Lille, où il achète exclusivement de beaux ouvrages de chez GLM. Il arrive du Niger, de Niamey, avec femme et enfants, encore tout auréolé de sa légende. Il se dit qu'il est « poète » et on dit surtout de lui, en coulisse, qu'il est revenu, de là-bas, avec une épouse très belle. C'est de Gambo qu'il s'agit - « la fille du désert » au tempérament de feu. Dès que Louis-François Delisse l'a vue, il a eu « le coup de foudre » pour cette jeune fille nubile qui marchait en talons aiguilles dans le désert nigérien.

Lorsqu'en 2009, je dénîche chez un bouquiniste l'édition originale de *Soleil total* (1960), je ne peux m'empêcher d'imaginer que la plupart des poèmes amoureux du recueil sont directement dédiés à Gambo.

Lorsqu'en 2002, plus de 20 ans après cette anecdote racontée par un ami qui en fut le témoin privilégié, je découvre *Aile, elle*, la première anthologie de Louis-François Delisse éditée au Corridor bleu, avec une enthousiasmante postface de François Leperlier, je suis intrigué par l'histoire de ce poète majeur « oublié » de retour d'Afrique. Pourtant je n'ai pas encore toutes les clés pour pénétrer plus avant les secrets de cette œuvre insolite, très forte, « brûlante et éclatante », mais hermétique, aussi, par instants, bien que certaines images gardent sur moi un étrange pouvoir de fascination :

« sur sa tête / tourterelles et les / citrons de l'eau / elle danse / elle a le soleil de l'eau / sur la tête. »

Le nom de « Louis-François Delisse » lui-même me paraît énigmatique. Qui est donc ce type ? Un blanc ? un noir ? un métis ? Je me fais cette stupide réflexion car ces textes ne ressemblent à rien de tout ce j'ai lu jusqu'ici, en poésie, profondément « autres », « authentiquement étrangers » comme l'écrira fort justement Yves di Manno. Je décide donc de partir sur les pas de Delisse. Aucune photo de lui, à l'époque, ne filtre sur internet. Un jour, je dénîche pourtant sa trace dans *Estracelle*, une importante anthologie des poètes régionaux éditée par la Maison de la Poésie du Nord/Pas-de-Calais en 1994. Mais, déception, sa photo en noir et blanc me fait plutôt penser à un instituteur consciencieux « de la vieille école » qu'à Blaise Cendrars ou à un aventurier bourlingueur revenant de l'Ailleurs. Je retrouve encore sa trace dans une autre anthologie, beaucoup plus ancienne : *Je parle d'un pays de vent* (1983) consacrée au Nord/Pas-de-Calais et ses poètes, au côté de Gaston Criel (qu'il faudra, lui aussi, remettre un jour ou l'autre à sa juste place). Dans son poème-complainte, *Chanson d'Icare tombé en Flandre*, Louis-François Delisse m'apparaît soudain plus familier. Il évoque son nord natal, le vent, les moulins, les Monts de Flandre et la campagne du Pévèle-Mélantois qu'il connaît comme sa poche, et qu'il sillonna, adolescent, – à vélo.

Louis-François Delisse me confiera plus tard que, jeune homme fringant, il n'hésitait pas non plus à se rendre en 1949-51 jusqu'en Belgique, par les routes pavées - de Roubaix à Tournai - pour se fournir en livres anciens qu'il revendait ensuite à prix d'or chez les bouquinistes parisiens.

Ma première rencontre avec Louis-François Delisse se produit en juin 2009 au Marché de la Poésie de Paris. Je vois un vieil homme au regard bleu acier, goguenard, le rire aux lèvres, chapeau vissé sur la tête, sur le stand des éditions des Vanneaux. Il se tient en retrait, observant les allées et venues des badauds et des poètes, entre les stands. Je le salue, enthousiaste, car, quelques mois plus tôt, parmi les livres soldés d'un bouquiniste lillois, je suis tombé sur *Noctes pour la dent d'or*, son premier recueil d'inspiration symboliste publié en 1952, chez René Debresse, l'éditeur des poètes de l'École de Rochefort. Louis-François Delisse n'avait alors que 21 ans. Mon exemplaire est dédié à un certain Albert Derasse ? Son regard s'éclaire aussitôt. Le Nord, Albert Derasse, Paul Éluard, René Guy Cadou, Guy Lévis Mano et son atelier de la rue Huyghens, René Char : Louis-François Delisse, volubile, me déroule alors ses souvenirs comme autant de perles ensoleillées... « René Guy Cadou, je l'ai vu repartir, de dos, en 1949, du Salon de la Coupole à Paris. Il était vêtu de sa longue pèlerine et d'un béret, tandis que je m'y rendais moi-même. L'un de mes poèmes-affiches, *Psautier de l'aube à minuit*, y était exposé à côté du sien et de celui d'une autre poétesse dont j'ai oublié le nom (Yvette Delétang-Tardif)... » ; « René Char, je n'ai pas osé lui parler... bien que je l'ai croisé, un après-midi, sur un trottoir d'un grand boulevard parisien. Il avait déjà la stature du grand poète que l'on connaît. Alors je n'ai pas voulu le déranger. Et, de toute façon, je savais ce qu'il pensait de ma poésie. »

Louis-François Delisse sort ensuite de sa poche un vieux prospectus qu'il me tend. J'y déchiffre les critiques de grands noms du milieu littéraire de l'époque aussi divers qu'Adrian Miatlev, Paul Éluard ou Pierre Seghers. Je ne peux retenir, étonné, tous les avis louangeurs qu'il contient. Me reste seulement en mémoire la phrase de Pierre Seghers : « Louis-François Delisse : un poète promis à un grand avenir. » On évoque encore son Nord natal. Et c'est un peu plus tard, qu'en intarissable épistolier, il me parlera de tous ses amis, les Grands Peintres et Sculpteurs du Nord (Arthur Van Hecke, Eugène Leroy, Jacques Dodin, Eugène Dodeigne, Jean Roulland, Jean Brisy, Jean Parsy, Lyse Oudoire et Louis Nahi) qu'il a beaucoup fréquentés, au début des années 50, à la Galerie Dujardin de Roubaix, avant de partir au Niger, pendant ses brefs allers-retours entre-temps, puis à son retour définitif, en 1975, au gré de ses multiples déménagements dans la Métropole lilloise, avant son départ précipité à Paris, en 1984, où il se sent assez isolé car « fort peu de ces portes parisiennes « à code » se sont ouvertes sans qu'il ait même insisté : les Parisiens, suavement aimables, détestent le provincial qui ose s'y installer, la flânerie me suffit au hasard des 80 lignes de bus (...) » ajoute-t-il, encore 4 ans après, dans une lettre datée de novembre 1988. « En fait, nous sommes plutôt au Niger qu'à Paris, pour nos amitiés. »

À l'automne 2009, je retrouve Louis-François Delisse au jardin Baudricourt, rue Simone-Weil, dans son fief du 13^e arrondissement de Paris, pour mettre la dernière main à un article sur son compagnonnage avec les Grands Peintres du Nord en vue d'une publication dans le n°55 de la revue de critique et de création littéraires *nord*.

Avant notre séance de travail, je sors de mon sac, « Femmes d'Ouessant », un poème tapuscrit signé par René Guy Cadou, son « amour de jeunesse ». Louis-François Delisse le parcourt scrupuleusement, sans rien perdre de son sens critique. Il me déclare que la poésie rimée de René Guy Cadou a tout de même mal vieilli. J'en conviens. On en rit. Nous nous rendrons ensuite, en fin d'après-midi, dans une galerie marchande du quartier Chinatown pour boire un coup ; Louis-François m'y dédicacera ses livres et me gratifiera d'une lecture grandiloquente du *Vœu de la rose* (1962) dans la prononciation haoussienne adéquate. Nous parlons sans discontinuer jusque très tard. La nuit tombe sur les tours d'immeubles crépusculaires alentour. Armé de sa canne, Louis-François Delisse tient tout de même à me raccompagner jusqu'à la station de métro la plus proche. « La prochaine fois, glisse-t-il, enthousiaste, je te montrerai mes tableaux de Dodin et ma collection de GLM, comme ce bel exemplaire du *Poète à New-York* de Federico Garcia Lorca ! »

En novembre 2012, je rends visite à Louis-François Delisse, à l'improviste, pour la seconde fois dans le 13^e arrondissement de Paris, tôt le matin. Je sais par le biais de notre correspondance suivie, que ce dernier ponctue d'épithètes ou de courts poèmes-fusées, que Louis-François commence à avoir de sérieux problèmes de santé. Je sonne à sa porte. Il m'ouvre en robe de chambre. Il revient d'un séjour à l'hôpital. Il a perdu, Gambo, sa femme, moins d'un an auparavant. Il me montre aux murs deux tableaux peints par son cousin et « gémeau », le peintre roubaisien, Jacky Dodin, dont son fameux portrait à casquette puis, dans une pièce mitoyenne, près d'un lit d'appoint appuyé sur une bibliothèque, sa collection de GLM très anciens, écornés, dans laquelle je n'ose à peine farfouiller bien qu'il insiste... pour que j'y fasse de multiples découvertes : Alberti, Jimenez, Lorca... Il me parle encore avec fierté d'Henri Michaux qui avait recopié sur son exemplaire de *Vents et Poussières*, en guise de dédicace, deux vers extraits d'un poème de *Soleil total* : « au poète Louis-François Delisse , à sa maison de paille et de foudre ».

Malgré une santé détériorée (cancer dont il ne me cache rien) et une situation financière difficile, et ayant de plus en plus de mal à se déplacer, je vois Louis-François Delisse au fil de notre entrevue reprendre de sa superbe et se saisir d'un mini-lecteur CD où il me fait écouter des enregistrements de Jack Kerouac interprétant ses poèmes beat. Scène surréaliste. On est là comme deux grands gosses heureux, assis sur un plumard en train d'écouter de la poésie. Je ne vois alors plus le vieil homme malade mais le jeune homme d'hier, affamé de poésie. Celui-là même qui me demandera également, tout à l'heure, de lui montrer sur internet la cote de ses livres anciens - et si on peut encore les trouver facilement ? Celui-là, aussi, qui me confiera encore sous les coups de midi son enthousiasme tout récent pour la poésie mystique peule du Mali. Une voisine maghrébine sonne à la porte et s'enquiert de la santé de Louis-François et de ses longues démarches administratives. De temps en temps, cette voisine se fait aussi l'émissaire de son précieux courrier littéraire.

Quand je songe à Louis-François Delisse, c'est sa passion dévorante pour l'art et son enthousiasme de chaque instant pour la poésie d'hier et d'aujourd'hui qui me reviennent. Sa prodigieuse mémoire, aussi, des dates, lieux, personnes qu'il a fréquentés au long de sa vie dans le Nord de la France, au Niger, à son retour définitif dans un relatif isolement au Nord puis dans la capitale, bien qu'il a été soutenu aussi par une chaîne ténue mais fidèle de poètes et d'éditeurs sensibles à sa poésie, et à l'homme, au long d'une existence « brûlée par l'essentiel ». J'ai pourtant appris à me méfier des affabulations des écrivains (surtout depuis la mythomanie avérée de Blaise Cendrars) mais, en ce qui concerne Louis-François Delisse, plus j'avance dans la découverte delissienne, plus je m'aperçois que ce qu'il m'a raconté était vrai, et souvent vérifiable. Comme dans le catalogue de l'exposition de *La Galerie Dujardin (1905-1980) : l'art au XX^e siècle à Roubaix* publié en 2011 où je lis (p.44) ce témoignage du passé qui ressurgit aujourd'hui avec beaucoup plus de force encore :

Au début des années cinquante, les artistes qui devaient constituer le futur « Groupe de Roubaix » (tous ou presque) se retrouvaient chez l'ami Arthur Van Hecke dans sa maison de la rue Casimir Périer, dans le quartier populaire du Pile à Roubaix. Cette rue sinueuse, ils l'appelaient le « fer à cheval du bonheur », car les portes grandes ouvertes, la cafetière toujours sur le fourneau, elle accueillait les amis. Lors des soirées qui s'y déroulaient, la musique s'invitait avec Pierre Jansen et la poésie des troubadours avec Pierre Leroux. Le poète Louis-François Delisse lisait Apollinaire et Cendrars, tandis que Jacky Dodin croquait ces scènes conviviales. Jean Roulland qu'ils avaient surnommé « le petit clignotant » et son beau-frère Noël D'Hulst étaient de la partie, et Eugène Dodeigne se joignait à l'occasion à la fête. C'est cet « Atelier d'Arthur » que peignit Paul Hémary en 1952. C'était un joyeux compagnonnage : « Dans un métier où il faut faire sa place, il est difficile d'être altruiste. Il régnait au sein du groupe des gestes d'entraide et de générosité amicale même de la part des artistes les plus réputés qui acceptaient la confrontation avec les autres ». Ils vivaient leur passion ensemble.

En plus d'être un grand poète, Louis-François Delisse avait déjà un sens aigu de l'amitié... Ce qui ne va pas toujours de pair, et il ne m'avait pas menti.

En 2010, j'avais interrogé Louis-François Delisse sur le fait qu'il ne se trouvait pas dans *L'Histoire de la Poésie française du XX^e siècle* en trois volumes de Robert Sabatier. Le poète m'avait répondu : « Je suis en quelque sorte le seul poète blanc considéré comme un poète noir, de par mes écrits, à partir de mon recueil *Soleil total* (1960). Et, pourtant, je ne figure pas non plus dans les anthologies de poésie africaine... »

On comprend alors un peu mieux pourquoi ce poète est un grand oublié, un paria, un maudit ou comme le titrait dernièrement le Parisien : « l'enfant terrible de la poésie ». Ce n'est pourtant pas cette seule image-là que je conserve de Louis-François Delisse. Dans une longue lettre bouleversante à laquelle j'ai pu avoir accès, écrite par le poète en 1982, soit deux-trois ans avant son départ précipité de Lille à Paris pour d'impérieuses raisons familiales, Louis-François Delisse se plaint et semble souffrir du fait que la plupart de ses amis-artistes lillois d'alors se referment sur leur art, et le voient toujours comme un poète « de retour d'Afrique », et non plus comme un créateur vivant, toujours en marche, bien qu'isolé à Loos, en périphérie de Lille, avec sa famille nigérienne qui le regrette tout autant. Il donne lui-même, en partie, la clé de son mal-être : « L'art n'est pas une cloison » assène-t-il, et parcourant sa vie, on comprend à quel point Louis-François Delisse a su rester fidèle à ce précepte, à cette soif de partage, au jeune homme affamé de poésie qu'il est resté...

« Ce que l'enfant a bien appris, sa barbe blanche le retrouve. »
Proverbe nigérien ; *Proverbes du Niger* (1956)

Nous donnons également, pour mémoire, les appréciations émises en leur temps par quelques privilégiés qui eurent connaissance de l'œuvre (ces commentaires ont été recueillis parmi d'autres dans l'anthologie *Louis François Delisse par Laurent Albarracin*, collection Présence de la poésie, éditions des Vanneaux, 2009) :

René Char

(Delisse) est un vrai poète dont il me tarde de lire l'œuvre imprimée, en particulier celle que GLM se propose d'éditer. Elle nous consolera de tant d'êtres et de choses en ces temps loqueteux. (...) Œuvre pleine de beauté, de cette profonde fraîcheur mi-ombre, mi-lumière dont notre poésie d'aujourd'hui est presque entièrement privée.

(Lettre à Albert Derasse, 5 janvier 1959)

Henri Michaux

On aperçoit une aile
qui promettait d'aller loin
ce qu'elles font toujours croire.

(Lettre à L.-F. Delisse)

Raymond Queneau

Un premier coup d'œil me laisse penser qu'il y a là en effet quelque chose d'exceptionnel.

(Lettre à Albert Derasse, 23 août 1957)

François Leperlier

Depuis que j'ai lu d'une traite les versets tout en éclats de *Soleil total*, c'était dans une petite librairie calée au flanc de Montmartre, au bord de tous les temps, et dans un empilement de livres toujours prêts à finir en avalanche, je n'ai cessé d'associer le *charme*, l'emprise immédiate qu'exerce la poésie de Louis-François Delisse à cette grande liberté de l'ellipse, à cette stupéfiante justesse de l'image qui se joue de l'endurance des mots comme de la pesanteur des choses, qui allège la vie de quelques vérités superflues mais ne négocie rien sur la partition littérale des rêves et des risques, des préludes et des fugues où il s'agit, effectivement, de jouer juste, au plus près du corps et du cœur, sur ce fil et ce plomb, à la limite entre la peau et la caresse, la vue et la vision, le réel et l'imaginaire, sans trancher, sans foi, mais dans les tensions conjuguées, où ne prévaut rien de préconçu, de délibéré, rien non plus de donné, d'automatique, où tout est approprié, converti sur-le-champ, en une nuit, à la plaie des étoiles, en vœux de sang, au vent de sable où luit la rose d'orage, l'ironie du sablier, d'une enfance qui a beaucoup vécu mais de tous les passages le plus juste comme toute ambiguïté prolongée, vouée aux liturgies du corps, de tous les corps de ferveur et d'outrage, à la fois le monde et le miracle, le même et l'autre, la volupté de ce qui diffère et les grandes distances assimilées, Delisse en Afrique, comme Segalen en Polynésie, en Chine, la puissance déliée, l'inspiration défiée, rendue à elle-même, à ses sites orientés pour une fête que rien n'apaise, Delisse, l'exote en son temps, un des plus grands en son temps, consommant cette danse immobile sous l'arbre de plein vent comme Icare l'ange et l'ange la fille, entre la pierre et l'essor, entre neige et soleil, mémoire et possession.

(Quatrième de couverture de *Aile, elle*, Le Corridor bleu)

Yves di Manno

Ce qui frappe immédiatement, c'est le double décalage – linguistique et culturel – qui fait de ces poèmes des textes profondément, authentiquement étrangers (nombre d'entre eux sont d'ailleurs des « adaptations » ou des réécritures de légendes et d'épopées africaines, peules notamment). Au point que – plutôt qu'un auteur en Métropole – on a souvent l'impression de lire l'un de ces écrivains francophones qui ont su perturber notre tradition poétique par l'intrusion de vocabulaires, de métaphores, de paysages autres. Il y a également chez Delisse une densité, une économie prosodique qui font parfois penser à la manière d'un Jerome Rothenberg transcrivait à la même époque les poésies traditionnelles amérindiennes : « Regarde-moi / frêle l'herbe / puis jaillit / la fleur / ne me regarde plus. » Ou, plus loin : « Contre le ciel / sous sa bouche / le lézard éclaté / contre son ciel / / héron quand il passe / j'ai été regardé / de l'œil rond de l'amour. » C'est une belle découverte, une œuvre ténébreuse et solaire, miroir d'une terre inédite et d'un temps circulaire, attendant désormais les lecteurs que lui vaut à juste titre cette mise en lumière. »

(Recension de *Aïle, elle* pour la revue *Vient de paraître* n° 12 – mars 2003)

Pierre Peuchmaurd

Ce sont d'admirables poèmes. C'est doux et brutal, ça déchire comme ça rayonne, ça rayonne où ça déchire. Langue savante et geste pur – voilà la poésie. Ce ne sont pas *des* paysages, c'est le paysage, et c'est le monde. Personne n'oubliera plus ce « *squelette d'un hérisson où l'après-midi exerce ses gencives.* » ni ces épousailles « *sur un lit de crânes de chèvres.* » Personne n'oubliera plus tant d'amour réel, tant d'amour précis du monde et de son cri cassé. Tant d'amour de l'amour et du couteau qu'il porte. Personne n'oubliera plus que Louis-François Delisse est un très grand poète qui nous vient les mains nues et la voix ruisselante des lourds breuvages du ciel.

(Lettre à L.-F. D. sur ses Paysages, reproduite dans la revue *Hôtel Ouistiti* n° 21-22, juillet/août 1992)

*

Être mort tout en vivant est un sort
très partagé par les eaux mortes et les gens
par les automnes et par certains printemps.
Un sort qui roule ses fruits pourris ou
tord ses fleurs saccagées en longues vrilles.
Mais les morts ne se plaignent pas même vivants,
les morts pleurent debout comme tremblent
les arbres adossés aux méchants vents, ou
les flots lisses devant les grands courants.

(Extrait de *Tombeaux*, éditions Myrddin, 2005)